

Bâtisse de l'enfance (Extrait autobiographie de « Lui ») - texte de Claude M.

Toi qui as connu ta maison d'enfance durant toute ta jeunesse, te souviens-tu de cette grande bâtisse, qui fut dans un lointain passé, une ferme avec en annexe sa grange à bestiaux, son grenier à foin, sa grande cour intérieure avec son lavoir, autrefois piscine à mouton, clôturée par un immense portail en bois pour faciliter le passage des charrettes à foin surchargées.

Dans cette cour, dans le prolongement du lavoir alimenté par une eau de source venant de la montagne proche, une cabane en bois abritait les commodités communes éloignées de la maison. Deux terrains en périphérie, servaient de pâturage pour le bétail.

Revois-tu cette longue galerie qui longeait et agrémentait l'étage de cette grande bâtisse et donnait sur de vastes chambres équipées de lits individuels d'un autre âge en bois sculptés. Tu as en dû en faire l'expérience lors de ton voyage de noce précédent à tes risques et périls.

Cette galerie qui servait aussi au séchage du linge, mais principalement à la maturation et séchage des jambons, ventrèches et autres produits du pèle porc.

Le pèle porc, une tradition une pratique ancestrale bien ancrée en Bigorre, consistait à tuer le cochon dans la cour de la ferme. Les âmes sensibles supportaient mal ce rituel de mise à mort du moussu appelé ainsi pour respecter le cochon.

Toute la maisonnée et les voisins participaient à la fête qui durait jusqu'à sept jours. « Cochon une fois tué, rien n'est perdu » l'aide des voisins était toujours nécessaire non seulement pour le pèle porc, mais aussi pour le plumage des canards, l'effeuillage de maïs et renforçait ainsi la cohésion sociale du voisinage.

Cette maison où tu as vécu les dix-sept premières années de ta vie élevé par ta mémé autoritaire, veuve de guerre de 14/18 et de son compagnon gendarme retraité aux moustaches envahissantes et bon vivant, était le symbole de cet habitat montagnard, solide pouvant résister aux intempéries et aux secousses sismiques assez fréquentes dans cette région. Il se dégageait de cet endroit, un parfum particulier de l'environnement paysan et de la nature environnante champêtre. L'Adour plutôt torrent en ce lieu de proximité alimentait en eau les habitations par des canaux plus ou moins clandestins. La transhumance des animaux aux périodes rituelles donnait de la vie, de la couleur à ce lieu et alimentait des festivités joyeuses.

Dans cette maison d'enfance, tu as également connu des drames, quand l'ennemi durant la deuxième guerre mondiale ayant délibérément franchi la ligne de démarcation a envahi cette région protégée. Cette maison avait abrité des réfugiés lorrains, mais aussi trois Alsaciens enrôlés de force dans l'armée ennemie et déserteurs de cette armée. Le grand portail d'époque ayant résisté aux coups de butoirs des monstres évita le sort réservé à d'autres habitations d'être détruites et incendiées en représailles à la présence de résistants, dont seize furent exécutés à proximité. Toi et tes proches, ce jour-là prirent refuge dans les hauteurs de la montagne, bien vous en pris, que ce serait-il passé si ces brutes avait découvert les uniformes allemands des déserteurs dans cette maison ?

Cette belle maison d'enfance sera pour toi cependant, un véritable coffre-fort où tu enfouiras tout au long de tes dix années de jeunesse solitaire, tes joies tes peines, tes doutes tes espérances, tes envies et tes regrets.

Claude M.

Maisons d'après-guerre - Paris18 - texte de JB

On s'retrouve à la Maison

Cette phrase magique donnait accès aux trésors de jeux, reçus pour la plupart en cadeau. On y trouvait pêle-mêle le camion et sa remorque; celui qui faisait tant de bruit, les petits chevaux, le vélo, d'abord le bleu, puis le rouge. Sans insister sur la patinette, le cyclorameur etc. Le couloir, long couloir, fut le témoin de ses premiers pas, de ses premiers pédalages, de ses premières chutes aussi. La mémoire des lieux lui reste gravée à jamais.

Que c'était bon de rentrer à la maison, après avoir grimpé quatre à quatre les six étages, sans ascenseur, de l'escalier parfaitement ciré par la concierge, et en comptant les marches quand la minuterie était en panne ; dix-sept marches par étage et trois pas par palier pour éviter de tomber.

L'hiver, la Salamandre, gros poêle à feu continu, assurait chaleur et confort dans la salle à manger à la condition de ne pas oublier de remonter le charbon de la cave. Celui qui allait au charbon en profitait pour descendre la poubelle d'ordures ménagères.

Sinistre la cave, - elle servit d'abri pendant la guerre -, sans lumière électrique, on y accédait muni d'une bougie torsadée désignée sous l'appellation « rat de cave ». Puis vint la pile électrique, qui s'éteignait toujours au mauvais moment !

Dans cette pièce, la seule chauffée, donc la mieux chauffée, un espace aménagé en bureau permettait de faire ses devoirs tranquillement, du moins jusqu'à l'arrivée de la télévision dans la maison. Son lit, d'une personne, occupait une partie de la surface.

Après avoir chargé la Salamandre, en d'autres termes, versé du charbon pour que le feu ne s'éteigne pas, posé le seau à côté, il convenait de ranger la poubelle.

Pas dans la salle à manger...celle-ci trouvait sa place sous l'évier de la cuisine. Une vraie pierre à évier, en grès, qui finit malgré la résistance du matériau par se percer en son centre.

Au-dessus, pas de chauffe-eau, qui eut été bien agréable, mais un vieux bec d'éclairage au gaz dont ils se méfiaient, pas certains de sa mise en sécurité.

Et la toilette, comment faisait-on ? Dans la cuisine, chacun son tour, vu l'exiguïté de l'endroit, dans une cuvette en métal émaillé blanc avec un liséré bleu, posée dans l'évier, l'eau chaude, chauffée dans une casserole sur le réchaud.

Installé sur un meuble métallique entièrement fabriqué par le locataire des lieux, tôlier de son état, moderne à l'époque, il se composait de deux feux pour poser les casseroles et d'un four, le tout fonctionnant au gaz. En cas de grands froids, il servait de radiateur le temps des toilettes. Le meuble sert encore au narrateur qui y range ses outils.

Un réchaud, ou au moins un radiateur, cela aurait été bien utile lors du passage quotidien aux commodités. Sur le palier, collectives, à la porte voisine de leur maison, elles renseignaient sur l'état de santé des voisins.

Sous les toits, derrière les murs extérieurs mansardés, l'hiver la Salamandre assurait le confort, au prix d'une lourde dépense en charbon. L'été, la maison recevait en plein les rayons du soleil dont il fallait se protéger pour ne pas souffrir de la chaleur.

Ce fut leur maison dès 1942. Ils ne la quittèrent que lorsque les escaliers leurs devinrent pénibles, longtemps après.

- - - - -

Ce qu'il faut dire ? Cela se situait dans un quartier populaire de la Capitale. Le métro, à cent mètres, par sa ligne nord-sud donnait accès au centre. Les commerces, pour la plupart regroupés autour du marché couvert distribuaient les denrées les plus fraîches qu'il soit. Si le quartier disposait de deux cinémas, les théâtres du centre où il se rendait souvent avaient sa préférence, bien qu'il dût se contenter d'une place au poulailler. Comme le chante le Québécois : « C'était un p'tit bonheur »

On s'trouve à la Maison, sur la place, juste derrière ! L'escalier ! Tu te souviens ? Celui où le grand-père fit le grand plongeon vers l'Eternel. Non, il n'en n'a qu'une vague idée. Pourtant sa tante essaie de lui raviver les souvenirs.

Rappelle-toi, fais un effort ; tu le grimpais, tout de guingois qu'il était, avec tes petites jambes pour venir jouer avec ton cousin. Vous aviez le même âge. Celui de l'école primaire.

Les mémoires s'activent, lui ramènent l'odeur du café qu'il montait prendre avec son père, le dimanche matin après la messe et après que le grand-père lui eut donné une friandise inhabituelle : rien de moins qu'une hostie en pain azyme. Pas la petite distribuée à la communion, non, la grande, celle que le prêtre utilisait au cours de la messe.

« Prends un gâteau » disait la grand-mère. Une sorte de petit biscuit avec des gros grains de sucre collés dessus qu'elle présentait sur un plateau qu'il imaginait en cristal.

« Prends » disait son père, libérant sa conscience d'enfant bien élevé.

L'escalier permettait d'accéder à un grand appartement situé au deuxième étage d'un petit immeuble. Celui-ci appartenait à l'Eglise qui y logeait dans de bonnes conditions matérielles le sacristain et la chaisière, ses grand-père grand-mère. Les fenêtres ouvraient sur la cour de l'école des frères où pendant les récréations, le garnement que tu étais donnait libre cours à ses instincts bagarreurs. Les frères de Saint Gabriel dirigeaient l'école. Certains d'entre eux occupaient le reste de l'immeuble.

Même s'il ne fait pas de commentaires, la mémoire le chatouille : « tu ne peux pas ne pas t'en souvenir, tu en as donnés des coups ! Et ta grand-mère usé du sparadrap et du mercurochrome » insiste sa tante. Le grand-père, la grand-mère, le cousin, tout se mélange.

Une image surgit du brouillard. Dehors, il fait nuit ; les derniers fidèles sont partis ; l'église est fermée. Le cousin et lui jouent aux cow-boys dans l'église, se cachent dans les stalles du chœur, courent, sautent... puis elle disparaît.

Et l'appartement, comment était-il ? En haut de l'escalier une porte s'ouvrait sur un couloir qui desservait les différentes pièces. Le café et les gâteaux se prenaient dans la cuisine. Grande, on y remarquait une grosse cuisinière en fonte sur laquelle une cafetière en métal émaillé tenait le café chaud. Elle permettait de réunir la famille au quotidien. Mais pour les fêtes telles les anniversaires qui réunissaient tous les membres, on ouvrait la salle à manger.

Y siégeait le buffet Henri II ! Un immense souvenir qu'il ne pouvait oublier, tellement on le lui avait raconté. Sur le devant et en bas du buffet une marche permettait aux petits de vivre une expédition dans la jungle dangereuse, en se tenant après les poignées des tiroirs. Fantasma.

Mais attention, conflit de générations en vue ! Le grand-père interdisait au père, ainsi qu'à ses quatre sœurs, de telles pratiques. Mais quand le père voulut tout naturellement interdire l'expédition au fils, le grand-père intervint, bafouant ainsi l'autorité parentale et créant à jamais une frustration.

JB

Le fourneau, âme du foyer - texte de Gilberte B.

On me trouve encore beau (« une belle pièce » dit-on !), décoratif, utile même malgré mon grand âge : oui, plus de 88 ans en ce 2018. Vers 1930, je servais à cuisiner, à chauffer l'appartement, oh juste la cuisine, à faire bouillir la lessive, à fournir de l'eau chaude, à condition de m'alimenter régulièrement en petit bois et boulets de charbon des mines d'Alès.

J'ai eu plusieurs vies. Pensez si j'en ai entendu des conversations, des cris de joie, des cris de peine, des chansons, des souvenirs. Ma vie a débuté à Nîmes vers 1930, à un premier étage, dans un quartier animé. J'ai vu arriver la première petite fille : elle avait dix tontons et tatas tous mariés sans enfants encore. Conclusion : vous pensez bien qu'elle a été gâtée et... un petit peu capricieuse et coquine. Elle ne manquait pas d'idées pour faire des bêtises : jeter les jouets sur le toit des tramways qui passaient sous la fenêtre, coincer sa tête entre deux barreaux du balcon. Elle installait ses bébés sur le balcon et devenait leur institutrice – sévère – faisait tourner sa jupette pour montrer un jupon brodé, se tordait les pieds en mettant les chaussures à talons hauts de sa maman. Les adultes riaient... en grondant. Je ne les comprenais pas, moi, si sage dans mon coin.

De Nîmes, nous sommes allés à Alès au quartier « Passage à niveau » encore à un premier étage. Le papa travaillait à la gare d'Alès. Nous habitions le long d'une petite voie ferrée qui filait vers l'Ardèche. Il n'était pas dépaysé... Et pourtant, il parlait de son métier. Quelquefois, il remplaçait un chauffeur absent et il racontait, en me vexant sans y penser, comment il s'occupait de l'ardent, l'énorme foyer rougeoyant de sa loco. Je comprends pourquoi il ne s'occupait pas de moi... si modeste.

J'entendais passer les trains, je guettais le sifflement strident de la loco à proximité du passage à niveau, le tintamarre des bielles des roues, la sonnerie du passage à niveau actionné par le garde-barrière, et le ronron des quelques voitures arrêtées là. Alors, je rêvais... puisque j'avais un foyer, de l'eau chaude, le sifflement de la bouilloire, je partirai si loin, un jour...

Et je suis parti pour un troisième déménagement, plus près du centre-ville, en bordure du Gardon. Il fallait un logement plus grand, à peine d'ailleurs : toujours une petite cuisine, une salle à manger et une chambre, et encore au premier étage. Mais là, pas peu fier, je trône, encastré à l'aise dans deux montants et une étagère décorée d'un tissu volanté.

Un petit frère est né. La grande sœur de sept ans le berçait dans ses bras ou dans le landau, bien au chaud devant moi. Elle chantonnait. Je m'appropriais ces berceuses. Un peu plus tard, elle lui racontait des histoires sordides qu'on appelait des contes... pas toujours féériques hélas. J'avais peur et j'appréciais que la maman me cache en recouvrant mes braises de cendres pour passer la nuit.

Une petite sœur arrive, « la petite dernière ». La grande sœur aînée de dix ans jouait avec cette vraie poupée. Elle lui donnait son bain dans une baignoire placée à terre, devant mon foyer. Elle lui racontait les projets du lendemain, elle lui faisait des promesses qui me flattaient et m'alléchaient :

- « Je mettrai la barre de chocolat sur une tartine de pain et, passage dans le four, tu te régaleras petite sœur.
- Je fabriquerai des gâteaux secs pour ton rameau de Pâques. »

Pauvre petite sœur, j'ai entendu Denis dire que ces gâteaux étaient immangeables tant ils étaient secs. Je n'ai jamais répété cette réflexion... et j'étais fier de mes tartines nappées de chocolat fondu. J'en respirais à plein foyer l'odeur. J'aimais les soirées d'hiver (hélas... les soirées d'été, la maisonnée se réunissait « à la fraîche » sur le trottoir). Il y avait toujours des histoires, des incidents commentés.

. Pélagie, la poule auto-appivoisée, venait de la cour et entrait dans la cuisine. Elle osait grimper sur moi – très attédi – et elle dansait d'une patte sur l'autre ! Ou bien, elle s'installait sur mon étagère,

elle dominait tout le monde et lâchait quelques porte-bonheur : papa voulait la chasser, maman la traitait de vilaine cochonne et les enfants l'applaudissaient !

. Je me souviens des soirées de « décoconnage » que la maman racontait : jeune fille, elle ramassait des feuilles de mûrier pour nourrir les vers à soie qui un jour faisaient leurs cocons sur des branches de bruyère sèche. Venaient les célèbres soirées concours : qui « décoconnerait » le plus ? Il s'agissait d'ôter les cocons de la bruyère avant que le ver casse la soie (enfin, le papillon qui veut sortir), pour cela il fallait les ébouillanter. Quel crime ! C'est le terme « décoconner » qui amusait les enfants et non l'acte bien sûr. Ces soirées se passaient dans la magnanerie. Il paraît que l'élevage des vers à soie disparaît. Tout disparaît ? Non, moi, beau fourneau, je suis toujours là.

J'entends les enfants râler car la grande sœur ramène de l'Ecole Normale des belles théories alimentaires : il faut dorénavant manger des carottes râpées, des tomates en salade, du céleri râpé, beaucoup de crudités. Mais alors qu'allais-je devenir ? Et mes frichtis mijotés pendant des heures ? Quel chagrin...

Dans l'unique chambre, il y avait une petite cheminée ridicule. Un enfant malade ? Il passait ses journées dans le lit des parents, pas peu fier, il devenait capricieux et demandait qu'on allume un feu dans cette cheminée. J'étais jaloux. Pourtant, je savais qu'elle était incapable d'assumer son rôle : elle ne savait que faire une épaisse fumée irrespirable. On ouvrait grand la fenêtre, on installait le malade sur une chaise longue, devant moi. Je jubilais et je flambais de joie, et je crépitais.

Le papa, toujours plongé dans son métier, rappelait aux deux jeunes enfants « et quand je vous ai fait grimper sur ma loco ? J'ai ouvert le gros foyer ardent que je dois entretenir avec des pelletées de mottes de charbon prises dans le tender. La vapeur, produite incessamment, dépendait de moi... ». Je ne sais pas si les enfants ont ressenti la fierté de leur père, ces jours de visite loco.

Le jour où le chien de tonton a commencé à déguster le poulet doré en train de tiédir sur la porte de mon four... Trop sidéré pour réagir : j'aurais pu et j'aurais dû donner un bon retour de flamme pour lui chauffer les oreilles. Et les autres, dans la salle à manger ... tout à fait inconscients. La preuve, ils ne l'ont même pas grondé, il se léchait les babines et les autres riaient de sa prouesse gourmande. C'était un connaisseur. Et moi, voir et ne rien pouvoir faire, mais c'est affreux !

Mais les années passent, les enfants partent, les parents nous quittent définitivement. Il faut vider l'appartement, éliminer, trier, choisir des souvenirs.

Et moi, le fourneau ? Me voilà reparti pour un quatrième déménagement. En route pour le hameau de Sauvagnac à sept kilomètres d'Alès. On m'installe une fois encore dans une petite cuisine de campagne. A côté de moi : une gazinière, quelle tristesse. Plus de belles flammes sentant le bon bois de châtaignier ou le cep de vigne, plus de crépitements, plus d'étincelles...

Quoique les héritiers vacanciers me rallument de temps en temps, et, réunis autour de moi, racontent leurs souvenirs, leurs rencontres, leurs voyages. Quelques flambées raniment les souvenirs, j'écoute, je rêve et je réalise : je suis donc si vieux ? J'ai connu les deux orthographes d'ALAIS puis ALES en 1926.

Quatre déménagements sans une ébréchure ? Comment m'ont-ils transbahuté chaque fois ? Je ne sais plus... mais ils ont dû me déplacer comme un trésor rempli de souvenirs.

Et en cette année 2018, je suis toujours là, rutilant et respecté de tous.

L'appartement de ma jeunesse - texte de Hélène F.

Tu es là, 96 rue du Palais Gallien, à Bordeaux, devant l'immeuble à deux étages dont les volets ont été peints en bleu, et le temps s'arrête. Tu n'es plus une septuagénaire, non, tu es une enfant, une adolescente, une jeune fille qui a vécu là, dix-neuf ans.

Tu regardes d'abord le visible, l'extérieur. D'abord cette grande porte magnifique, ornée de cuivres. Tu te souviens, que tu n'aimais pas voir ton père les astiquer, une fois par semaine. Tu trouvais ça déshonorant. Tu lèves les yeux pour voir les deux fenêtres du deuxième étage, qui donnent sur les deux chambres de ce que fut ton appartement. Les volets à persiennes sont les mêmes, et tu te revois, avec ta sœur, jouant à un drôle de jeu. Chacune comptait cinq en regardant les hommes passer dans la rue, et le cinquième aurait l'allure de leur futur époux. De nouveau, tu baisses les yeux devant la grande porte, tu l'ouvres en pensée, et tu es devant une immense entrée, donnant sur une cour où habitaient les propriétaires qui te faisaient peur. Au bout de l'entrée, tu revois papa qui descendait par une trappe à la cave, pour chercher du charbon. Mais là encore, tu as un sentiment de malaise.

Tu préfères alors ouvrir la porte montant aux étages par l'escalier. Mais pas n'importe quel escalier ! Cet escalier, tu l'aimais, le soir, lorsque papa arrivait de la Grande Poste où il travaillait, vêtu de son manteau et son chapeau noirs. Ma sœur et moi, nous dévalions les marches pour lui extirper, à tour de rôle, le journal *l'Aurore*, pour lire nos bandes dessinées de l'époque.

En montant l'escalier, tu passais devant la porte du premier étage, d'où parvenait le chant préféré de Mademoiselle Larroque, *Etoile des neiges*. Tu arrivais à notre palier, avec un grand porte-manteau à gauche, et à droite, la fameuse porte montant au grenier. Ton imagination débordait alors, avec un mélange de peur, de mystère, de découverte, d'autant que maman y installait des tapettes contre les souris, ce qui ne nous rassurait pas.

Enfin, tu entres dans l'appartement par une porte, mais quelle porte ! Divisée en deux, le bas, plein, le haut, verre cathédrale. Maman, ayant peur non seulement des souris mais aussi des voleurs, coinçait le soir un fusil à aiguise dans la clef. Aussi, quand tu te réveillais la nuit, tu scrutais le moindre bruit, avec angoisse. Combien de rêves as-tu fait, où quelqu'un ouvrait la porte avec le bruit infernal du fusil tombant. C'était une porte hantée pour ma sœur et moi.

La porte franchie, tu pénètres dans l'appartement par un petit palier, face aux toilettes, où tu te réfugiais pour parler aux boîtes de chaussures pour calmer tes colères. A gauche, tu te vois entrer dans la petite cuisine avec la cuisinière à charbon, et un réchaud où, plusieurs fois par semaine, on mettait dessus une énorme lessiveuse pour laver le linge. C'est dans cette cuisine, tu sais, que tu as appris à lire avec ton papa à cinq ans, et tu as conservé encore ce livre. Quelle complicité avec lui, tu voulais tellement lui faire honneur ! Cette cuisine, c'était le lieu de vie. Au repas, le soir, tous les quatre, nous jouions à « Questions pour un champion ». Chacun à son tour, posant des questions aux autres, dans son domaine privilégié. J'ai beaucoup appris par ce jeu. Cuisine petite, et pourtant, à côté, une porte donnait sur une grande salle à manger. Tu n'avais pas le droit d'y entrer, ni les autres membres de la famille pour ne pas salir ! Cependant, aux vacances de Noël, miracle ! La porte s'ouvrait, et tu vivais un conte de fées. La cheminée fonctionnait, l'immense table qui trônait au milieu de la pièce accueillait nos jeux comme le mikado, nos repas, le divan où tu rêvais, les bahuts énormes qui recélaient pour toi une vaisselle de princesse.

Tu reviens au palier d'entrée, à droite, c'était une pièce composite. Derrière un paravent, c'était la salle de bains sans douche ni baignoire, mais aussi une petite bibliothèque, la table où tu travaillais, un meuble à musique où tu rangeais tes livres et cahiers d'écolière. Une porte donnait sur la chambre de ma sœur et moi, avec une cheminée, le bureau de ma sœur, notre armoire. Mais surtout, le charme de cette pièce, c'était la grande glace au-dessus de la cheminée. Tu te rappelles, c'était pour nous deux, notre télévision. Et oui ! Une de nous s'installait sur le rebord du lit, tandis que l'autre faisait un

spectacle face à la glace. Pour toi, ce qui reste de cette chambre, c'est cette glace, miroir de notre enfance, de notre imaginaire, de notre complicité.

Enfin, une porte adjacente donnait sur la grande chambre de mes parents. Tu n'aimais pas tellement y entrer, d'abord parce que c'était leur domaine, mais surtout parce qu'à côté de leur lit, une porte donnait sur une petite pièce, sorte de débarras. C'était comme un lieu ensorcelé où l'on ne pouvait pas savoir ce qu'on allait y trouver.

Ainsi, tu vois, cet appartement de ma jeunesse, c'était celui d'un conte de fées, car on y trouvait en feuilletant ce conte, des pages de joie, de peur, d'imagination, de réconfort, de protection.

Hélène F.

Avenue Albert Joly - texte de Valérie-Anne W.

Dès ton retour à Poissy, tu es revenue sur ce lieu de ton enfance, où tu as vécu tes plus belles années jusqu'à ton adolescence.

Tu avais déjà quelquefois circulé en hâte dans la rue, en regardant rapidement cette maison au numéro ...

Aujourd'hui, tu prends ton temps, tu remontes d'abord l'avenue côté numéros impairs, en jetant des coups d'œil en face, puis tu redescends côté numéro pairs. Tu ralentis encore et t'arrêtes. Les volets et la grille qui étaient peints en vert foncé sont maintenant de couleur marron. Le jardinet a l'air abandonné, la cépée de lilas aux fleurs mauve pâle qui embaumaient tant a disparu de même que le cerisier.

La porte-fenêtre entrebâillée laisse découvrir un lit... c'est donc ici qu'ils ont fait la chambre. Cela te surprend, autrefois côté rue c'était le séjour. Ils ont dû aménager en salon ou en salle à manger la pièce qui était ta chambre mais surtout ton espace de jeu - tu n'as dormi que deux ou trois chez ta grand-mère -.

Tandis que tu observes l'allée pour tenter de repérer au fond à gauche la cour des poules et tout au bout le jardin, tu sens une présence. Tu lèves les yeux et vois cette femme à la fenêtre du premier étage qui te regarde avec insistance. Cela te gêne mais tu prolonges l'instant, le temps de lire les noms inscrits sur les deux grandes boîtes aux lettres. Autrefois, elles étaient également deux, toutes petites, côte à côte, en bois, l'une fermait à clé, à l'inverse de l'autre - celle de ta grand-mère -. La grille qui demeurait rabattue le long de la haie de lierre, aujourd'hui close, tu aurais envie si tu osais de tourner la poignée et d'entrer, aller au moins jusqu'à la limite du jardin où tu n'avais pas le droit de pénétrer.

La femme est toujours là, sa présence te pèse et t'importune mais il faut l'accepter, tu n'es plus ici chez toi !

Un des noms sur les boîtes aux lettres est celui des anciens propriétaires de la maison. Ce patronyme t'est bien connu. Le monsieur habiterait donc le rez-de-chaussée où vivait ta grand-mère.

A l'étage, la femme - est-elle veuve, comme la voisine de ta grand-mère ? -, continue à te fixer à travers la vitre et te contraint de partir par son seul regard. Tu es restée trop longtemps.

Une prochaine fois, au printemps peut-être, tu reviendras, discrètement. Si tu as la chance d'apercevoir le monsieur - est-il le fils ou le petit-fils de la propriétaire ? - tu l'appelleras, tu te présenteras, tu lui diras que pendant treize années ta grand-mère te gardait ici en dehors des heures de classe, tu lui diras que tu aimais jouer à l'ombre du cerisier, cueillir des brassées parfumées de lilas. Oseras-tu lui demander de revoir la maison ? Pénétrer à l'intérieur, juste quelques pas sur les traces de ton enfance, pour retrouver le fumet du poulet rôti des lundis, entendre le chant des canaris et les joyeux aboiements de la chienne blanche, être saisie par la fraîcheur quand tu traversais la « chambre froide », comme tu l'appelais. La chambre de tes grands-parents, désertée à la mort de ton grand-père, était meublée de deux armoires qui enfermaient vieux vêtements et souvenirs en boîtes sous forme de photos aux bords dentelés.

Cette maison te hante, reviendras-tu ?

Valérie-Anne W.